

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

—Et, cependant,—poursuivit Réginald—on dirait qu'ils avaient flairé derrière ce massif la présence d'un ennemi.... Ce hurlement rauque qu'ils ont poussé tout à l'heure en changeant de direction, est bien le même par lequel ils annoncent qu'ils voient ou qu'ils devinent le sanglier dans sa bauge....

—Donnent-ils de la voix en chassant?—demanda Van Goët.

—Toujours.

—Et maintenant ils se taisent!... Qu'est-ce que cela signifie?

—Je ne sais; mais encore une fois, c'est étrange!...

Van Goët tira de sa poche une paire de très-petits pistolets à canons d'argent ciselé. Il les arma tous deux et descendit les premières marches du perron.

—Où allez-vous?—lit Réginald.

—Je vais voir ce qu'il y a derrière ce massif,—répondit le juif en désignant l'endroit où les lévriers avaient disparu.

—Peut-être est-ce dangereux...—répliqua le baron.

—Qu'importe?

—Alors je vais vous suivre....

—S'il y a du danger, à quoi bon?

—Comment! à quoi bon?... Il s'agit de ma fille, et je vous laisserais vous exposer sans moi?... Vous n'y songez pas, mon hôte....

—Soit; mais, du moins, prenez vos armes.

Réginald comprit que Van Goët avait raison. Il entra dans le vestibule pour prendre une des carabines toutes chargées qui se trouvaient réunies en un trophée de chasse.

Pendant ce temps, le banquier avait achevé de descendre les marches, et il traversait rapidement l'esplanade, au moment où Réginald sortait pour le rejoindre, il allait tourner l'angle du massif que nous connaissons.

—Attendez-moi!—lui cria le baron.

—Oui... oui...—répondit Van Goët, mais sans ralentir son pas.

Et il disparut derrière les touffes de verdure, un pistolet à chaque main et prêt à faire feu.

Les clartés molles de la lune ne pouvaient pénétrer qu'à grand-peine à travers le feuillage épais.

Van Goët ne vit rien d'abord.

Soulement, il n'avait pas fait cinq ou six pas dans le massif, que son pied heurta un objet d'une nature étrange.

C'était le cadavre de Pluton.

Van Goët se baissa. Il frissonna en touchant le poil rude et trempé de sang du lévrier.

—Ah!—cria-t-il en se relevant,—baron!... baron, prenez garde à vous!...

Mais il n'eut pas le temps d'achever la phrase commencée. Une main le saisit à la gorge. Une voix stridente murmura à son oreille:—Juif maudit, je t'ai manqué à l'auberge du Faucon blanc, mais, ici, je ne te manquerai pas!

Et, en même temps, le couteau de Denis traversait de part en part la poitrine de Van Goët.

—Au secours!...—balbutia ce dernier dans le râle de l'agonie,—au secours!...

Et il tomba.

En tombant, ses mains défaillantes pressèrent la détente de ses pistolets. Les deux coups partirent à la fois; mais les balles labourèrent le sol sans atteindre Denis ou Roncevaux.

—Me voici!...—criait le baron,—tenez bien!... me voici!

Et, malgré son grand âge, il semblait voler sur le gazon de l'esplanade.

Mina, restée seule en haut du perron pleurait et se tordait les mains.

—Capitaine,—murmura Roncevaux d'une voix faible,—vous êtes vengé, mais l'alarme est donnée, et si l'on nous trouve ici, nous sommes perdus.... Fuyons donc, et hâtons-nous, car je perds tout mon sang, et mes forces s'épuisent....

—Viens....—répliqua Denis,—et appuie-toi sur moi, je vais te soutenir.

Et tous deux s'élançèrent comme des serpents et suivirent, à travers les sinuosités du parc, le même chemin tortueux par lequel ils étaient venus.

Au moment où Réginald pénétra dans le massif, un profond silence y régnait.

Il appela le banquier d'une voix frémissante d'inquiétude. Van Goët ne pouvait répondre.

Il siffla les lévriers. Les nobles animaux n'entendaient plus la voix du maître.

Des laquais, attirés par le bruit des coups de pistolet, apparurent au détour d'une allée.

—Ici!—leur cria le baron.

Ils accoururent.

Nous savons quel spectacle s'offrit aux yeux épouvantés de Réginald.

Dépendant les deux chevaliers du poignard poursuivaient leur course furieuse parmi les détours des massifs. Denis soutenait et en-

trainait Roncevaux, dont les forces défailaient de minute en minute.

A droite, à gauche, en avant, en arrière, ils voyaient, comme des feux follets sur un marécage, passer dans les allées les lueurs vacillantes des torches portées par des valets effarés.

Roncevaux s'alourdissait de plus en plus et chancelait à chaque pas. Denis sentait une sorte de vertige lui monter au cerveau.

Enfin ils atteignirent la brèche pratiquée dans les clôtures du parc.

Mais devant cette brèche se trouvaient deux gardes-chasse du château, debout et la carabine à la main. A la vue de Denis et de son compagnon couvert de sang, ces hommes appuyèrent instinctivement la crosse de leur arme à leur épaule droite.

—Place!—cria Denis.

—On ne passe pas!—répondirent les gardes-chasse.—Faites un pas de plus, et vous êtes morts!

Par un mouvement prompt comme l'éclair, Denis dégagea son bras du bras de Roncevaux et saisit ses pistolets.

Une quadruple détonation retentit: celle des deux coups de Denis et celle des carabines braquées sur lui.

Atteints mortellement dans la poitrine, les gardes-chasse tombèrent à la fois.

—Allons!...—s'écria le capitaine des bandits,—allons, Roncevaux, la place est libre!

Mais le lieutenant, au moment où le bras de Denis avait cessé de le soutenir, était tombé sur ses genoux, puis tout de son long, la face contre terre, et ne donnait pas signe de vie.

XXVI.—MARGUERITE ET MINA.

Denis crut d'abord que Roncevaux était mort, frappé au cœur d'un coup de carabine.

Il souleva ce corps inanimé et le retourna. Le lieutenant n'avait pas reçu de nouvelle blessure, son évanouissement provenait de la blessure faite à son épaule par la morsure de Phanos, et de l'énorme perte de sang qui en était résultée.

Pendant quelques secondes Denis songea à abandonner Roncevaux. Mais il réfléchit que, sans lui, il lui deviendrait impossible de trouver la grotte perdue au fond des bois et dans laquelle attendaient le reste de la bande et Marguerite prisonnière.

Son parti fut pris aussitôt. Avec cette force prodigieuse et invraisemblable qui réside tout entière dans le système nerveux surexcité, et que l'homme trouve à son service en certaines circonstances urgentes, il saisit le corps de Roncevaux, l'enleva dans ses bras, et, pliant sous ce lourd fardeau, il franchit la clôture et gagna la campagne.

Après quelques centaines de pas dont la durée lui parut éternelle, il atteignit le petit bois et trouva les chevaux attachés au même endroit où il les avait laissés.

Par un dernier et suprême effort, il hissa Roncevaux sur sa selle, où il l'assujettit solidement. Il s'élança lui-même à cheval, après avoir essuyé son front baigné d'une sueur froide; il saisit la bride de l'autre monture et il se dirigea à travers champs vers le lieu où il s'était séparé du gros de la troupe.

Il lui fallut plus d'une heure pour y arriver, à cause de la lenteur de sa marche.

A peu de distance se voyait la lisière du bois qui recelait la bande mystérieuse. Mais comment arriver à cette grotte, dont il ignorait le chemin? Sans les indications de Roncevaux c'était une chose complètement impossible. Or, le mouvement du cheval n'avait point dissipé le profond évanouissement de Roncevaux.

Dépendant le temps pressait.

Réginald, sans nul doute, allait organiser une poursuite immédiate, et la traînée sanglante que le lieutenant blessé laissait derrière lui sur la route rendait les traces bien faciles à suivre.

Dans cette extrémité, Denis eut recours à un expédient d'une énergie féroce.

Avec la pointe de son couteau il fouilla les chairs meurtries et sanglantes de l'épaule de Roncevaux.

La douleur fut atroce, car le lieutenant ouvrit aussitôt les yeux en poussant un gémissement déchirant.

—Si tu tiens à notre vie,—lui cria Denis,—redeviens un homme et commande à ta souffrance.... sans cela nous sommes perdus!...

Et, en peu de mots, il le mit au courant de la situation où ils se trouvaient.

Roncevaux reprit à l'instant même toute son énergie et ne répondit que ce seul mot:—Venez.

Et, poussant son cheval pour le faire passer le premier, il s'engagea dans le bois dont, malgré l'obscurité, les sentiers étroits lui semblaient parfaitement familiers.

Bientôt une voix rude, étouffée à dessein, murmura tout près des cavaliers;—Halte-là!

En même temps, la faible clarté que les étoiles tamisaient à travers le feuillage mit une lueur fugitive sur le canon d'une carabine.

—Capitaine et lieutenant,—répliqua Roncevaux.

—Passez.

Roncevaux se tourna vers Denis.

—Nous sommes arrivés,—dit-il,—et il était temps, pardieu!... car je sens que je m'évanouis de nouveau....

Nous devons à nos lecteurs une brève expli-

Comment avait-il pu se faire que l'alarme eût été donnée au château précisément au moment où Denis et Roncevaux allaient tenter leur coup de main, même avant le premier acte d'hostilité de leur part?

C'est bien simple.

Nos lecteurs savent déjà qu'après ce souper si triste auquel nous les avons fait assister dans un des chapitres précédents, Réginald s'était retiré dans son appartement.

Marguerite et Mina avaient regagné leur chambre commune. Marguerite était en proie à une sombre et profonde préoccupation qui ne pouvait échapper à la tendresse clairvoyante, quoiqu'un peu enfantine, de Mina.

—Chère sœur, qu'as-tu donc?—demandait cette dernière avec inquiétude.

—Rien.... je n'ai rien.... que veux-tu que j'aie?—répondait cette dernière d'un ton qui décelait toute l'agitation de son âme.

—Tu me caches quelque chose....

—Moi?

—Oui, toi.... je le vois.... j'en suis sûre....

—Ah! quelle idée!....—balbutia Marguerite avec un sourire contraint et douloureux qui faisait mal à voir.

—Tu as du chagrin?—insista tendrement Mina.

—Et quel chagrin veux-tu que j'aie?

—Je l'ignore, puisque je te le demande.

—Chère Mina, tu es folle....

—Oh! non!.... tu es pâle, tes yeux sont rouges.... Est-ce naturel, cela?

—En effet, je suis un peu souffrante, mais je t'assure que cela ne sera rien....

—Tu souffres!.... mais d'où souffres-tu?....

—Je ne sais.... de la tête, je crois....

—Marguerite.... Marguerite.... ne m'aimes-tu donc plus?... ne suis-je plus ta sœur chérie, et n'ai-je pas le droit de partager tes peines?....

—Encore une fois,—répondit Marguerite avec un peu d'irritation et d'impatience,—je te répète que je n'ai ni chagrin ni peines.... je te répète que je ne te cache rien et que ton insistance me blesse et me fatigue....

La pauvre Mina n'ajouta pas un mot. Elle se laissa tomber sur un siège, cacha son visage dans ses deux petites mains et se mit à pleurer silencieusement.

Malgré le trouble de ses pensées, Marguerite s'aperçut bientôt de cette douleur muette et profonde.

Une révolution se fit dans son cœur. Elle comprit combien elle venait d'être dure et injuste envers cette chère enfant qui l'aimait.

Elle courut à elle, elle releva sa jolie tête blonde, elle essaya ses larmes avec des baisers, en balbutiant:—Oh! bonne Mina, chère petite sœur, pardonne-moi, pardonne-moi.... Je ne sais, ce soir, ni ce que je dis, ni ce que je fais.... je suis comme folle.... mais c'est que... vois-tu.... Je souffre.... je souffre horriblement....

Et cachant son visage, inondé des flots de ses beaux cheveux bruns, dans le sein palpitant de Mina, elle se mit, à son tour, à pleurer amèrement. Pendant quelques minutes, dans cette petite chambre, dans ce nid virginal si frais et si parfumé, on n'entendit que le bruit de ses sanglots convulsifs.

Peu à peu ces sanglots s'éteignirent. Les larmes de Marguerite se séchèrent sur ses joues brûlantes, son front se releva, elle se mit à rire, d'un rire nerveux et saccadé, et elle dit:—En vérité, mon Dieu, je crois que je deviens folle!.... Pourquoi pleurer ainsi que je viens de le faire, je te le demande un peu, car, enfin, ne suis-je pas la jeune fille la plus heureuse que je connaisse?

Ces paroles furent prononcées d'un ton si bizarre et d'une voix tellement étrange, que Mina s'écria:—Marguerite!.... Marguerite!.... tu me fais peur en parlant ainsi?... j'aime mieux tes larmes que ce rire!

Marguerite ne répondit pas. Elle alla à la fenêtre, qu'elle ouvrit.

—Y a-t-il donc de l'orage dans l'air?—demanda-t-elle. J'ai la tête lourde et brûlante, et ce que j'éprouve est étrange!....

En ce moment, dix heures sonnèrent à l'horloge du château. C'était, on s'en souvient, l'heure du rendez-vous de Marguerite avec le faux Hector de Navailles.

La jeune fille tressaillit et porta la main à son front.

—Déjà!.... murmura-t-elle.

Et elle se dirigea vers la porte.

—Où vas-tu?—demanda Mina d'une voix suppliante.

—Je sors.

—Mais où vas-tu? où vas-tu donc?

—Dans le parc.... J'ai besoin de respirer un peu le grand air.... cela, je crois, me calmera et me fera du bien....

—Sortir ainsi!.... ma sœur, il est bien tard!....

—Dix heures à peine.... et, d'ailleurs, quel danger peut-il y avoir?....

—Je ne sais, mais j'ai peur....

—Enfant!....

—Au moins, veux-tu que je t'accompagne?..

—Non.

—Pourquoi donc, ma sœur?

—Je préfère être seule.... Dans un instant je vais rentrer....

—Est-ce sûr?

—Mais sans doute....

—Et alors, tu me diras pourquoi tu pleures et pourquoi tu souffres?

—Je te le promets.

—Va donc.... mais reviens vite, car, je ne

sais pourquoi, mais jusqu'à ton retour je vais mourir d'inquiétude....

—Enfant!—répéta Marguerite.

Elle mit un dernier baiser sur le front de Mina, et, libre enfin, s'élança hors de la chambre.

XXVII.—LA PRISONNIÈRE.

A peine la porte de la chambre des deux jeunes filles venait-elle de se refermer sur Marguerite, que Mina courut à la fenêtre. Elle vit sa sœur sortir du château et se diriger vers l'intérieur du parc, d'un pas rapide, mais inégal.

Pendant quelques minutes, la robe blanche de Marguerite trancha comme un brouillard vaporeux sur la sombre verdure du gazon et des massifs. Puis, cette vision à peine distincte s'effaça peu à peu dans les ténèbres et finit par disparaître derrière un massif d'arbustes.

Alors, une sorte de désespoir instinctif s'empara du cœur et de la pensée de Mina. Il lui sembla qu'un malheur irréparable venait de s'accomplir, sans, toutefois, se rendre compte à elle-même de ce que pouvait être ce malheur. Elle se reprocha amèrement de n'avoir point tenté d'assez grands efforts pour empêcher Marguerite de sortir, ou, au moins, de ne l'avoir point suivie malgré sa volonté expresse.

Mais il était trop tard! Marguerite, nous le répétons avait disparu, et comment la retrouver au milieu des mille détours du parc et dans l'obscurité.

Mina essaya de se démontrer que ses terreurs étaient folles et chimériques, et ne reposaient sur rien de sérieux.

Mais ses raisonnements échouaient contre cette angoisse vague, contre ce pressentiment funeste qui lui serrait le cœur.

—Elle va revenir....—s'efforçait-elle de se dire,—elle va revenir.... dans un instant elle sera ici....

Mais la voix intérieure lui répondait obstinément:—Vain espoir!.... Marguerite ne reviendra pas!....

Cependant elle attendait. Elle attendait, brisée, fiévreuse, les tempes baignées d'une ardente sueur. Ses regards, fixés sans cesse vers ce point ténébreux où la robe blanche de sa sœur avait disparu, s'efforçaient de percer l'im-pénétrable obscurité.

Par instants, il lui semblait apercevoir une forme indistincte.... Alors une joie surhumaine faisait battre son cœur à briser sa poitrine.

Mais ces espoirs ne duraient qu'une seconde.

A chaque bruit qu'elle entendait ou qu'elle croyait entendre, elle tressaillait, et un tremblement convulsif s'emparait de tous ses membres. Mais le bruit s'éteignait.... et ce n'était pas Marguerite....

Un temps bien long s'écoula ainsi. Vingt fois Mina fut au moment de quitter sa chambre, de courir auprès du baron et de verser dans son sein ses dévorantes inquiétudes. Mais, chaque fois, elle s'arrêta. Elle ne pouvait pas douter que Marguerite lui cachait quelque chose.

Malgré sa candeur enfantine et virginal, un vague instinct de jeune fille lui révélait qu'il devait y avoir là-dessous un secret d'amour. La pensée de trahir ce secret l'épouvantait.

Des minutes, des quarts d'heure, presque des heures se passèrent ainsi.

Enfin le supplice devint trop cruel pour être plus longtemps tolérable, Mina sentit qu'elle allait mourir ou devenir folle. Elle saisit une bougie, et elle quitta la petite chambre qui lui semblait, en ce moment, lugubre comme un tombeau. Elle descendit chez son père. Réginald n'était point couché. Assis auprès d'une grande table d'ébène à pieds contournés, son coude appuyé sur cette table et son front reposant sur sa main, il repassait dans son esprit les terribles révélations de Van Goët, et il conte à l'avenir avec épouvante.

Mina frappa à la porte.

En entendant ce bruit inattendu, Réginald tressaillit et releva la tête.

—Entrez!—dit-il.

Mina franchit le seuil.

Réginald pâlit en la voyant si pâle.

—Mon Dieu!—balbutia-t-il d'une voix émue et en pressant un malheur,—qu'y a-t-il?... Où est Marguerite?....

La pensée de ce pauvre père alla droit à l'enfant qu'il ne voyait pas.

En quelques mots entrecoupés, Mina lui raconta tout.

Réginald poussa un cri sourd et agita violemment le cordon des sonnettes qui pouvaient réveiller les domestiques.

Au bout de quelques secondes, tout le monde était sur pied dans le château.

Nous savons le reste.

Nous avons quitté Denis au moment où il venait d'arriver, avec Roncevaux blessé, à l'entrée de la grotte perdue dans les bois. A peine les deux chevaux venaient-ils de s'arrêter, que Roncevaux perdit complètement connaissance pour la seconde fois.

—Mon Dieu, capitaine,—demanda la sentinelle en le voyant glisser de la selle et tomber lourdement sur le gazon de la clairière,—qu'a donc le lieutenant?

—Il est blessé à l'épaule,—répliqua Denis;—qu'on le relève et qu'on panse avec soin sa blessure, qui d'ailleurs n'offre, je le crois, aucune gravité, quoiqu'elle soit très-douloureuse....

(A continuer.)